
Des faux qui ne trompent personne. Les textes d'abdication sous les Six Dynasties

Fakes That Do not Deceive – Abdication Writings of the Six Dynasties

François Martin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/extremeorient/83>

DOI : 10.4000/extremeorient.83

ISSN : 2108-7105

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2010

Pagination : 13-39

ISBN : 978-2-84292-263-4

ISSN : 0754-5010

Référence électronique

François Martin, « Des faux qui ne trompent personne. Les textes d'abdication sous les Six Dynasties », *Extrême-Orient Extrême-Occident* [En ligne], 32 | 2010, mis en ligne le 01 octobre 2013, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/extremeorient/83> ; DOI : 10.4000/extremeorient.83

Des faux qui ne trompent personne

Les textes d'abdication sous les Six Dynasties

François Martin

Les derniers jours d'un empereur enfant

Jour *renchen* 壬辰, le vingtième du quatrième mois de la troisième année de l'ère Shengming 升明 (479) des Song 宋 (420-479)¹. Devant la porte des quartiers privés du palais impérial de Jiankang 建康 (Nankin), sous le regard des soldats alignés derrière le général Wang Jingze 王敬則, un jeune garçon monte dans un chariot de planches très simple – il n'a pas d'autre ornement que ses roues peintes –, bien différent des superbes chars qu'il avait connus durant son très bref règne. Car cet enfant, c'est Liu Zhun 劉準, que l'Histoire connaît sous son nom posthume d'empereur Shun 順, le dernier souverain de son éphémère dynastie.

Empereur Shun: «celui qui se conforme [aux arrêts du Ciel]»... Ce nom, que lui donnera plus tard le conseil de la cour, est judicieusement choisi. Le matin même, en effet, lors de la grande audience, l'enfant, obéissant à la volonté céleste, a abdicé en faveur du prince de Qi, le général Xiao Daocheng 蕭道成 (empereur Gao 高, *regnavit* 479-483), fondateur de la dynastie des Qi 齊 (479-502), qui sera plus brève encore que celle des Song. Le solennel acte d'abdication a été lu devant tous par un officier du palais, et les ministres de Song – ou du moins la plupart d'entre eux – en ont eu le cœur serré.

Mais pourquoi est-on venu une nouvelle fois chercher l'enfant dans ses appartements ? Quand on lui a annoncé qu'un char l'attendait à la porte, une peur panique l'a saisi. Il s'est enfui jusqu'à la chapelle du palais impérial et s'est réfugié sous le parasol qui abrite la statue du Buddha. L'impératrice et les dames du palais, en larmes, ont eu toutes les peines du monde à lui faire

1. Il s'agit des Song dits de Liu 劉宋 (420-479), nommés ainsi, par le patronyme de la famille régnante, pour ne pas qu'on les confonde avec les «grands» Song (960-1279).

abandonner cet abri dérisoire et à l'entraîner au dehors. Là, le général Wang Jingze a produit son ordre de mission. L'enfant a ravalé ses larmes et demandé d'une petite voix tremblante : « Est-ce qu'on va me tuer ? ». Le général a répondu : « Vous allez seulement changer de palais. Votre famille a fait la même chose avec les Sima 司馬 (la famille régnante de Jin 晉, la dynastie qui a précédé celle des Song) ». Ceci n'avait rien pour rassurer l'enfant, qui, après s'être remis à sangloter, est quand même parvenu à articuler : « Je souhaite ne jamais renaître dans une famille royale ». À ces mots, tous les témoins de la scène, femmes du palais et eunuques, ont pleuré de plus belle. Quand le chariot a franchi une porte latérale du palais – il n'était plus question pour l'empereur déchu d'emprunter la grande porte – le garçon, tout surpris de n'entendre que les lourds pas du buffle, le grincement des roues du chariot et le crissement de la terre, lui qui était accoutumé au tintamarre des fifres et tambours qui l'escortaient à chacune de ses sorties, a demandé : « On ne fait pas de musique aujourd'hui ? » Ces bien naïves paroles enfantines ont tiré à tous de nouvelles larmes.

Le lendemain, un messenger venu de la résidence de l'Est, où l'empereur déchu avait été emmené, apporta au palais le brevet solennel par lequel il « ordonnait » au prince de Qi d'assumer la charge de l'empire et celui par lequel il lui remettait le sceau de l'État. Xiao Daocheng hésitant encore à accepter, le grand historiographe du palais s'avança et lut le rapport suivant : « Six représente la position supérieure². Les Han 漢 ont abdicqué en faveur de Wei 魏 après cent quatre-vingt-seize ans de règne. Les Wei ont abdicqué en faveur de Jin après quarante-six ans de règne. Les Jin ont abdicqué en faveur de Song après cent cinquante-six ans de règne. Depuis l'avènement des Song, il s'est écoulé soixante ans. Tous ces chiffres se terminent ou commencent par six. » Devant ce bel exemple d'« arithmétique céleste (*tianshu* 天數) » – à moins que l'on ne préfère y voir un bel exemple de manipulation –, les ministres insistèrent pour que Xiao Daocheng acceptât le trône. Enfin, un des plus hauts dignitaires, le vice-directeur du département des affaires d'État (*shangshu you puye* 尚書右僕射) Wang Jian 王儉 – un homme dont on reparlera – déclara : « Song a prononcé son abdication. Les autres ministres et moi-même sommes d'avis qu'il convient de fixer le jour où le nouveau souverain l'agrèera et d'établir le détail de la cérémonie ». Alors enfin, Xiao Daocheng céda. Deux jours plus tard, il était couronné empereur de Qi et, entre autres mesures, conférait à Liu Zhun le titre de prince de Ruyin 汝陰. Le petit prince emménagea alors dans les anciens bâtiments officiels du district de Danyang 丹陽, au sud de la capitale, qui lui avaient été assignés comme résidence. Le nouvel empereur avait eu aussi la générosité de lui laisser une garde armée pour assurer sa « protection ».

2. C'est la sixième ligne des hexagrammes (on compte les lignes à partir du bas).

Liu Zhun mourut cinquante jours plus tard. Il fut inhumé sous le tumulus de Suiningling 遂寧陵 et reçut son nom posthume. Il n'avait pas encore dix ans³. Si le *Livre des Song* [*Songshu* 宋書] ne donne aucune précision quant aux circonstances de sa mort, l'*Histoire du Sud* [*Nanshi* 南史] est plus discrète⁴. Elle nous apprend qu'un cavalier étant passé au galop devant le « palais » de Danyang, un des gardes, croyant à un coup des partisans de Song, avait pris sur lui de tuer l'enfant. On répandit le bruit que celui-ci était mort de maladie. Quant au garde, loin de le châtier pour son initiative malencontreuse, le nouvel empereur l'ennoblit. Le crime était signé⁵.

Le mécanisme de l'abdication

Cet assassinat était en quelque sorte le dernier acte – et certes le moins officiel – de ce vaste ensemble de pratiques et de rites que constitua l'abdication dans la Chine du haut Moyen Âge. On ne peut aller plus loin sans rappeler le principe.

C'est l'usurpateur Wang Mang 王莽 (r. 9-23), dont on ne saurait sous-estimer le rôle dans l'évolution des institutions de la Chine ancienne⁶, qui, le

-
3. Le *Livre des Song* (10.199) lui donne douze ans, ce qui contredit la date de naissance qu'il donne plus haut (10.193) : septième mois de 469. Comme il est dit, au même endroit, qu'il fut fait prince en 471, et que les princes du sang recevaient leur titre très tôt après leur naissance, l'erreur porte plutôt sur son âge à sa mort.
 4. L'*Histoire du Sud* a été compilée au VII^e siècle, essentiellement sur la base des ouvrages antérieurs, dont le *Livre des Song*, mais en incorporant également d'autres textes, aujourd'hui perdus, et parfois quelque peu suspects.
 5. Les sources utilisées pour faire le récit de ces événements sont le *Songshu*, 10.199, le *Nan-Qishu* [Livre des Qi méridionaux], 1.19-23, le *Nanshi*, 3.92-3, et le *Zizhi tongjian* [Miroir des âges successifs pour aider au gouvernement], 135.4224-5 et 4229. Il y a quelques contradictions d'un texte à l'autre. J'ai choisi de suivre l'ordre des événements proposé par l'*Histoire du Sud*, qui semble le plus cohérent.
 6. C'est lui, en particulier, qui instaura les noms d'ère (*nianhao*) dans leur acception classique, et non l'empereur Wu 武 des Han, comme on l'écrit en général. On constate en effet que sous les Han antérieurs, les changements d'ère interviennent avec une régularité parfaite : tous les six ans de 141 à 104, puis tous les quatre ans de 104 à la fin du règne du l'empereur Wu (87), à nouveau tous les six ans sous l'empereur Zhao 昭 (87-74), puis tous les quatre ans sous l'empereur Xuan 宣 (73-49), tous les cinq ans sous l'empereur Yuan 元 (49-33) et tous les quatre ans sous l'empereur Cheng 成 (33-7), et que quand les ères sont nommées d'après un événement exceptionnel, cet événement se situe dans les années antérieures à leur instauration. Ce n'est donc pas l'événement en question qui motive le changement d'ère. Pour ne prendre qu'un exemple, on sait que l'ère Yuanfeng 元鳳 (80-74 av. J.-C.) fut ainsi nommée à cause de l'apparition de plusieurs phénix en 84, soit quatre ans avant son début (*Hanshu* 漢書, 7.221 et 225).

premier, orchestra l'abdication d'un empereur – en l'occurrence le dernier des Han antérieurs, un tout jeune enfant – à son profit⁷. Il invoqua pour cela de prestigieux précédents : l'abdication de Yao 堯 en faveur de Shun 舜 et celle de Shun en faveur de Yu 禹. À ces deux antiques souverains, que la tradition fait régner vers la fin du troisième millénaire et qui appartiennent plus à la légende qu'à l'histoire, on avait depuis longtemps, et, comme le remarque judicieusement Henri Maspéro, sans doute parce qu'on en savait si peu sur eux que l'on pouvait leur prêter beaucoup, attribué toutes les vertus, et en particulier la vertu d'effacement (*rang* 讓) laquelle leur aurait inspiré ce mode idéal de passation du pouvoir par lequel un sage souverain reconnaît à son ministre une vertu supérieure à celle de sa propre postérité et écarte à son profit cette dernière de la succession⁸. Le second bénéficiaire, il est vrai, démérita quelque peu en renouant avec le mode normal de la succession héréditaire. Mais comme on le reconnaissait malgré tout comme un grand sage, il put fournir le modèle légitime d'un fondateur de dynastie.

Wang Mang, on le sait, échoua à fonder la sienne, mais son idée fut reprise deux siècles plus tard par Cao Cao 曹操 (155-220). Celui-ci, il est vrai, ne vécut pas assez longtemps pour recueillir le fruit de ses calculs, et c'est à son fils Cao Pi 曹丕 qu'il revint de recueillir l'abdication des Han et de fonder, en 221, la dynastie des Wei (221-265)⁹. Les Cao perfectionnèrent l'idée de Wang Mang en créant un rituel beaucoup plus complexe que celui qu'il avait utilisé

Ce n'est qu'à partir de la première régence de Wang Mang que les changements d'ères seront la conséquence immédiate de l'apparition de signes auspicious ou de circonstances politiques particulières, et que les ères elles-mêmes seront d'une durée très inégale, pouvant aller de quelques mois à plusieurs dizaines d'années, comme l'ère Yuanjia 元嘉 des Song de Liu, qui dura de 424 à 453.

7. Sur l'usurpation de Wang Mang, cf. Hans Bielenstein, « Wang Mang, the Restoration of the Han Dynasty and Later Han », in Denis Twitchett et Michael Loewe (dir.), *The Cambridge History of China, Volume I, The Ch'in and Han Empires, 221 B.C.-A.D. 220*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 223-290, et Clyde B. Sargent, *Wang Mang, A Translation of the Official Account of his Rise to Power as given in the History of the Former Han Dynasty*, Shanghai, Graphic Art Book Company, 1947, rééd. Wesport, Hyperion Press, 1977.
8. *La Chine antique*, Paris, PUF, 1965, p. 26.
9. Sur l'usurpation de Cao Pi, cf. Howard L. Goodman, *Ts'ao P'i transcendent – The Political Culture of Dynasty-Founding in China at the End of the Han*, Seattle – Washington, Scripta Serica, 1998, et David R. Knechtges, « The Rhetoric of Imperial Abdication and Accession in a Third-Century Chinese Court : The Case of Cao Pi's Accession as Emperor of the Wei Dynasty », in David R. Knechtges, Eugene Vance (dir.), *Rhetoric and the Discourses of Power in Court Culture : China, Europe, and Japan*, Seattle, London, University of Washington Press, 2005, p. 3-35.

lui-même à son profit. Cette mécanique s'étant montrée par deux fois efficace, le schéma en fut repris soixante ans plus tard par Sima Zhao 司馬昭 et son fils Sima Yan 司馬炎 (empereur Wu 武), fondateur en 265 de la dynastie des Jin (265-420)¹⁰. Ce faisant, ils fondèrent une tradition. Si ce n'est qu'on ne verra plus l'abdication s'étendre sur deux générations, les usurpateurs postérieurs ne s'écartèrent guère d'un modèle désormais classique, et ne manquèrent pas d'invoquer pour parvenir à leurs fins les précédents établis par les Wei et les Jin (mais en se gardant bien de la moindre allusion au sulfureux Wang Mang !). Ce fut d'abord Liu Yu 劉裕 qui, en 420, recueillit l'abdication de l'empereur Gong 恭 de Jin et fonda les Song. Ensuite, en 479, Xiao Daocheng, qui recueillit, ainsi qu'on l'a vu, l'abdication de l'empereur Shun de Song et fonda la dynastie de Qi. En 502, Xiao Yan 蕭衍 se fit céder le trône par He 和 des Qi et fonda les Liang 梁. Enfin, pour la dernière fois au Sud, en 557, Chen Baxian 陳霸先 fonda les Chen 陳 après que Jing 敬 de Liang eut abdicé en sa faveur. Entre temps les pouvoirs du Nord, dans le cadre de la sinisation progressive de leurs institutions, avaient adopté la méthode déjà bien rodée au Sud, et qui pouvait se parer des séductions de la civilisation. C'est ainsi que les Qi du Nord (Bei Qi 北齊) recueillirent l'abdication de la branche orientale de Wei (Dong Wei 東魏) en 550 et les Zhou du Nord (Bei Zhou 北周) celle de la branche occidentale en 557¹¹. La conquête de l'empire de Qi par celui de Zhou, en 577, fut une opération purement militaire, où l'abdication n'avait pas lieu d'être. Mais à nouveau, en 581, un ministre de Zhou, Yang Jian 楊堅, fit abdiquer en sa faveur le dernier empereur de Zhou pour fonder sa propre dynastie, les Sui 隋. Enfin, le fondateur des Tang 唐, Li Yuan 李淵, bien qu'il se fût emparé de l'Empire par les armes, jugea préférable, en 618, de se faire céder le pouvoir par l'empereur Gong 恭 de Sui selon le rituel traditionnel : on ne pouvait renverser la dynastie qui avait su réunifier l'Empire après trois siècles de désunion sans y mettre un minimum de formes ! Mais ce fut là la dernière abdication faite « dans les règles ». Quant, en 905, le dernier empereur des Tang proposa au futur fondateur des Liang postérieurs (Hou Liang 後梁), qui détenait déjà le pouvoir réel, de lui octroyer les « neuf dons » (*jiu xi* 九錫 ; on verra qu'il s'agissait là d'une des articulations fondamentales du processus), ce dernier s'en indigna. Et quand les ministres de Tang lui dirent : « Si l'empereur de Tang ne vous a pas encore cédé le trône, c'est parce qu'il faut une investiture complète, comprenant les neuf dons et les brevets. C'est seulement alors que l'abdication formelle pourra se

10. Sur l'usurpation de Sima Yan, cf. Damien Chaussende, *Des Trois Royaumes aux Jin – Légitimation du pouvoir politique en Chine au III^e siècle de notre ère*, Paris, Les Belles Lettres, 2010.

11. La dynastie de Wei s'était scindée en deux en 534.

faire », il répondit avec humeur : « Quel besoin ai-je des neuf dons pour devenir empereur !¹² » Décidément, les temps avaient changé.

La succession d'une dynastie à une autre par voie d'abdication est en fait si caractéristique des mentalités du haut Moyen Âge chinois qu'elle pourrait servir à définir l'époque : la première abdication (celle dont bénéficia Wang Mang exceptée), qui eut lieu en 221, ouvre la période, et les dernières, celles de 589 et 618, la closent. Mais quel en était le mécanisme ?

Il suppose d'abord que l'usurpateur détenait d'ores et déjà le pouvoir réel et qu'il avait éliminé tous ceux qui pouvaient lui faire obstacle. Une fois certain d'avoir les coudées franches, il pouvait entamer sa « carrière d'usurpateur ». Le pas décisif était franchi quand il se faisait conférer par le futur empereur abdicataire le titre de « duc de pays ». Cela nécessite quelques explications.

Dans le système nobiliaire de la Chine médiévale, le titre le plus élevé était celui de prince (*wang* 王), que portaient tous les fils de l'empereur – à l'exception de l'aîné, qui portait le titre de *taizi* 太子 (lit. Grand fils, c'est-à-dire héritier présomptif) – ainsi que ses frères et oncles. Ce titre de prince était inaccessible, du moins sous les dynasties méridionales, à toute personne étrangère à la famille impériale. Sur le plan territorial, une principauté (*guo* 國) correspondait à une commanderie (*jun* 郡), l'unité intermédiaire entre la préfecture (*xian* 縣) et la province (*zhou* 州). Entre une principauté et une commanderie n'existait que la différence du nom. De même, si les fonctionnaires qui administraient l'une et l'autre portaient des titres différents – le fonctionnaire responsable d'une commanderie en était le commandeur *taishou* 太守 et celui d'une principauté en était l'administrateur (*neishi* 內史) –, les fonctions étaient les mêmes dans la pratique. Les princes n'administraient pas plus leur principauté qu'ils n'y résidaient et n'avaient pas même le pouvoir d'en nommer l'administrateur, le seul avantage matériel dont ils jouissaient étant de toucher le revenu de l'impôt perçu sur une partie plus ou moins grande de la population.

En dessous du titre de prince venaient les cinq degrés nobiliaires, tels qu'ils avaient été rétablis, sur le modèle antique, par Sima Yan 司馬炎, à savoir, du plus bas au plus élevé : baron (*nan* 男), vicomte (*zi* 子), comte (*bo* 伯), marquis (*hou* 侯) et duc (*gong* 公). Les quatre premiers étaient accessibles aux personnes étrangères au clan régnant, mais le titre de duc avait un statut plus complexe. Il existait deux sortes de ducs : des ducs de district (*xianggong* 鄉公) et des ducs de commanderie (*jungong* 郡公). Le second titre, qui était typiquement celui des petits-fils et neveux de l'Empereur, ne pouvait être décerné à des individus étrangers à la famille régnante qu'à titre exceptionnel. Pour autant, ceux qui le reçurent ne furent pas tous des fondateurs de dynastie. Autrement dit, si le duché

12. *Nouvelle histoire des Cinq Dynasties* [*Xin wudai shi*], 3.473.

de commanderie était une étape indispensable dans la carrière d'un usurpateur, l'octroi de ce titre ne signalait pas nécessairement un processus d'usurpation.

Celui-ci était clairement engagé quand l'usurpateur devenait « duc de pays » (*guogong* 國公). Il ne faut pas confondre duc de commanderie et duc de pays : les commanderies étaient des unités administratives réelles et permanentes, alors que les « pays » étaient des unités créées *ad hoc*. Ils consistaient en un vaste fief de dix commanderies, fictif dans les faits mais de toute façon destiné à ne durer que quelques jours, support symbolique et provisoire pour la passation des pouvoirs. Par exemple, un geste symbolique d'importance consistait à proclamer une amnistie générale pour l'ensemble du « pays ». Ces pays recevaient le nom d'une des anciennes principautés de la Chine ancienne, nom voué à devenir celui de la future dynastie. Ainsi, les fondateurs des dynasties de Jin, Song, Qi, etc., furent d'abord ducs de Jin, de Song et de Qi.

La désignation d'un certain personnage comme « duc de pays » le marque donc sans ambiguïté comme futur souverain. Au stade suivant, il est fait prince (*wang* ; là encore, il faut le distinguer des princes de la maison impériale), avec un fief étendu à vingt commanderies et reçoit de celui qu'il considère encore à la face du monde comme son souverain l'« ordre » de nommer ses propres ministres. Ainsi, pendant un très court laps de temps, coexistent en quelque sorte deux États : celui voué à disparaître et celui en passe de le supplanter. Le stade suivant est celui de l'abdication proprement dite, qui n'est dès lors plus que comme le glissement sans violence (du moins sans violence trop visible) d'un État à un autre.

Cette carrière nobiliaire se double d'un *cursum honorum* administratif. Après avoir reçu, comme dans une carrière ordinaire, diverses charges civiles et militaires, l'usurpateur en herbe reçoit divers titres ministériels honorifiques, dont le dernier est celui de *xiangguo* 相國, que l'on traduit par « premier ministre », mais qui n'est donné qu'à titre tout à fait exceptionnel, notamment dans le cadre d'un remplacement de dynastie.

À ces titres et montées en grade s'ajoute l'octroi de faveurs et d'honneurs spéciaux, conférés, pourrait-on dire, en salves successives. D'abord, le bénéficiaire est autorisé à (lit. « reçoit l'ordre de ») « entrer armé et botté dans la salle des audiences impériales, à se rendre à l'audience sans se hâter et à s'incliner devant l'Empereur sans avoir à se nommer ». Ensuite, le futur souverain se voit décerner les neuf dons (*jiuxi*), qui n'existaient guère que sur le papier, mais revêtaient une valeur hautement symbolique, étant tous censés se rapporter à une antique tradition¹³. L'octroi de ces récompenses est marqué par un texte d'un type très

13. On en verra plus loin la liste. Sur ce sujet, cf. Chauncey S. Goodrich, *The Nine Bestowals during the Han-Wei Period : A Study of a Ritual Donation as a Prelude to Dynastic Change*, Ph. D. unpublished, Berkeley, University of California, 1957.

particulier, censément de la main du souverain abdicant, appelé « texte des neuf dons » (*jiuxi wen* 九錫文), qui constitue une sorte de genre politico-littéraire en soi. Le souverain s'y livre d'abord à un ample panégyrique de son successeur, avant de faire la synthèse des neuf mérites majeurs qui lui ont valu les neuf dons. La lecture de ce texte est un moment fort du processus de l'abdication¹⁴.

Une dernière vague d'honneurs exceptionnels, comme l'autorisation – toujours sous forme d'ordre – de porter la coiffe impériale à douze rangs de perles, d'arborer la bannière du fils du Ciel, de monter dans un char attelé de six chevaux et de faire dégager la route devant soi, précède de très peu l'abdication, car il s'agit là de prérogatives impériales et, on le sait, « il ne saurait y avoir deux empereurs sous le Ciel ». L'abdication elle-même est sanctionnée par un édit impérial (*zhao* 詔) par lequel l'Empereur déclare abandonner le trône, un brevet (*ce* 策) par lequel il engage le nouveau souverain à accepter le trône et, pour finir, un « écrit du sceau » (*xishu* 璽書), par lequel il se défait du sceau impérial et le fait remettre à son successeur. Il va sans dire que tous ces titres et honneurs sont d'abord refusés par le bénéficiaire, qui ne finit par les accepter que devant la « sincère insistance » des ministres. On en a vu un exemple éloquent au début de cet article.

En marge de ce processus officiel se situent des actes moins publics et moins avouables, dont le dernier consiste à éliminer physiquement le souverain abdicataire. Mais il faut d'abord, après la mort ou la déposition du souverain dont l'inconduite a causé la chute, jouer la comédie de la loyauté, en le remplaçant d'abord par un successeur de la même famille, ordinairement un fils, mais de préférence très jeune et incapable de s'opposer à la puissance montante, car on aura eu soin au préalable d'éliminer le plus discrètement possible les prétendants possibles au trône, ainsi que les soutiens fidèles de la maison régnante.

Telle est, *grosso-modo*, la carrière d'un usurpateur respectueux des formes – si l'on peut dire –, et de fait les fondateurs des dynasties du Sud s'y plièrent tous. Des conditions historiques particulières ont pu imposer des variantes, en particulier sur le plan du calendrier des opérations. Un bon usurpateur, qui doit se présenter comme un fidèle ministre du souverain qu'il va remplacer, sous la contrainte des circonstances et « pour répondre aux aspirations des esprits et des hommes », ne doit évidemment pas afficher une hâte indécente.

Mais dans les faits, on voit cet idéal s'effriter avec le temps. D'abord, on constate une accélération générale du processus, qui passe de deux années

14. On trouvera dans Damien Chaussende, *op. cit.* n. 9, une traduction du texte des neuf dons composé lors de l'usurpation de Sima Yan, ainsi qu'une traduction en français de la traduction anglaise, par C. S. Goodrich (*cf. supra*, n. 8), de celui composé lors de l'usurpation de Sima Yan.

à quelques semaines seulement. Ensuite, plus grave, si les deux premiers abdicataires historiques, l'empereur Xian 獻 de Han et l'empereur Yuan 元 de Wei, purent jouir après leur abdication de longues années d'une vie apparemment confortable – quatorze pour le premier, trente-sept pour le second –, l'élimination physique de l'empereur déchu devint de règle à partir de l'empereur Gong de Jin et suivit de plus en plus rapidement l'abdication. Tous ces faits témoignent – et ce point est essentiel à notre propos – de ce que l'ensemble du processus devint peu à peu comme routinier, et de ce que la façade morale qui le recouvrait cherchait de moins en moins à donner le change.

Les textes de l'abdication, un genre politico-littéraire

Dans ce processus d'usurpation tranquille, on l'aura compris, des pratiques textuelles bien rodées jouent un rôle central. Ce sont elles qui lui confèrent tous les caractères de ce que nous nommerions aujourd'hui la légalité. On trouve tous ces textes dans le cas de l'abdication du dernier empereur de Song. On ne saurait ici les donner tous, ni en entier, car ils sont d'une lecture difficile et très longs pour certains. Je me limiterai donc à un choix, en commençant par le texte des neuf dons, dont je ne donnerai d'ailleurs que le début (l'introduction et le début du panégyrique) et la fin, c'est-à-dire l'énumération des neuf dons et des mérites qui en ont rendu leur récipiendaire digne. Voici d'abord l'introduction du panégyrique :

De tous les changements du Ciel et de la Terre, il n'en est point de plus grand que la succession de la chaleur et de la froidure. De tous les luminaires accrochés au firmament, il n'en est point de plus vénérables que le soleil et la lune. Quand un hiver rigoureux répand ses souffles, le pin si pur dans sa droiture n'en paraît que plus haut. Quand l'éclat des astres s'est assombri, la fleur éclatante dans sa splendeur n'en semble que plus brillante. Ainsi, dans les temps de troubles, les héros ne varient pas ; ainsi, face au danger, les sages demeurent loyaux.

Pendant les ténèbres de l'ère Jinghe 景和 (465), le filet royal s'était distendu¹⁵. Alors Taizong (l'empereur Ming 明, r. 465-472) reçut le mandat et ouvrit une renaissance pour la dynastie¹⁶. Puis les temps redevinrent difficiles et les armées entourèrent la capitale. C'est à ce moment-là, général Xiao 蕭, que vous avez ébranlé

-
15. L'ère Jinghe correspond au très court règne du premier empereur déposé (*Qianfeidi* 前廢帝) des Song, un fou violent. Il convient ici de préciser qu'un empereur déposé (*feidi* 廢帝) n'est pas un abdicataire, puisqu'il est déposé au profit d'une personne de la même famille. Le filet royal est une métaphore convenue pour le gouvernement, les lois, etc.
 16. Pour des raisons d'économie de place, je m'abstiens de donner ici les très nombreuses explications historiques qui seraient nécessaires. Elles sont d'ailleurs dans notre présente optique d'un intérêt secondaire.

par votre puissance les Chinois et les Barbares, que vous avez apporté votre aide aux ministres fidèles et méritants, que vous avez sauvé le pays et que vous avez secouru le peuple. Mais Notre maison, par suite de ses déficiences, a de nouveau connu le malheur. Les annales n'ont pas conservé le souvenir de manquements à la vertu comparables à ceux de l'héritier du trône¹⁷. Les cinq agents (ou éléments : c'est-à-dire le monde entier) furent soumis à l'insulte et les neuf provinces (la Chine entière) furent mises au pillage. Les dieux étaient épuisés et les esprits restaient impuissants. Les eaux de la mer jaillissaient jusqu'aux cieux et les vases rituels se couvraient de poussière. Il n'y avait plus personne pour conduire les sacrifices dans le temple ancestral. La situation d'alors décourage toute comparaison et même les satires du «Petit jardin» ou du «Millet» eussent été inadéquates¹⁸. Le Ciel a alors apporté son aide à l'auguste dynastie des Song, en lui envoyant un ministre éclairé, qui a permis à l'homme sans vertus et sans intelligence que Je suis d'assumer la succession dynastique. Jadis Bao Heng 保衡 seconda les Yin 殷 et Bolu 博陸 assista les Han. Mais eux-mêmes ne sauraient se comparer à vous. Nous allons en ce jour vous octroyer de grands honneurs. Écoutez Nos ordres avec respect.

Vient ensuite l'exposé des hauts faits de Xiao Daocheng. En voici le début :

Quand Yuan [Wan] 袁琬 et Deng [Yi] 鄧顥 ont ourdi leurs complots, ils n'ont pas manqué de partisans. [Liu] Zifang 劉子房, ce ministre déloyal, a pris les armes et s'est allié aux rebelles. Ils ont foulé de leurs pieds la région des Cinq Lacs et ont pris pour base les pays de Wu 吳 et Yue 越. Des signes de malheur sont apparus au firmament, les astres ont été éclipsés et l'empyrée s'est obscurci. Les tambours ont retenti jusque dans le domaine impérial (la province métropolitaine), les armes se sont croisées jusque dans la ville céleste (la capitale). On pouvait croire que les avenues du palais allaient bientôt s'emplier d'herbes et de ronces. On pouvait penser que l'Empire et les principautés allaient bientôt être détruits. À cette époque, quand tous restaient irrésolus, vous avez secoué vos manches et avez entrepris résolument d'affronter le mal. Tablette d'or (ordres impériaux) en main, vous avez galopé en avant ; vous êtes monté sur votre char et êtes parti en guerre. Vos troupes étaient maintenues dans un ordre impeccable, vos soldats étaient unis dans une même intention. Dès que vos étendards et vos armes se sont montrés, la foule des malfaisants a fondu comme la glace. Voilà la manière dont vous avez entamé votre carrière d'hégémon et commencé à seconder la dynastie.

Puis [Xue] Andu 薛安都 a trahi et a occupé la province de Xu 徐. Il a osé faire venir les chiens et les moutons (les barbares du nord) et a exercé ses violences sur

-
17. Il s'agit du fils aîné de l'empereur Ming – du frère aîné de notre jeune empereur –, un souverain qui a régné de 472 à 477 et s'est rendu coupable des crimes les plus abominables. Il est resté dans l'Histoire sous l'appellation de second empereur déposé (*houfeidi* 後廢帝).
 18. Allusion à deux poèmes du *Livre des Odes* [*Shijing*]. Les poèmes de cette antique collection servaient à la critique indirecte.

les rives de la Huai. [Xue] Suoer 薛索兒, dans sa bêtise, a uni ses efforts à ceux des malfaisants et [Cheng] Tianzuo 程天祚, dans son inconscience, a tourné le dos à l'ordre et rejoint la rébellion. Les têtes noires (les Chinois) des confins du Nord sont tombées dans la poussière. Le peuple tout entier a perdu ses moyens d'existence et les troupes de la frontière ont lancé l'alarme. Vous avez alors reçu vos ordres dans le temple des ancêtres, et votre âme a resplendi comme le soleil de l'aube. Vous êtes venu aux portes des camps avec vos emblèmes en main, et votre souffle s'est élevé plus haut que la Voie lactée. Lors de l'expédition de Pofu 破釜, les têtes coupées ont jonché la plaine. Lors de la bataille de Shiliang 石梁, les chefs ennemis ont été capturés. Les frontières ont été préservées, le peuple sauvé, et le sud du Fleuve [bleu] a retrouvé la paix. Cela aussi est l'un de vos hauts faits.

Suit, scandée par la même phrase finale (« Cela aussi... »), l'énumération de huit autres actions méritoires de Xiao Daocheng, puis, en termes des plus solennels, son inféodation comme duc de Qi 齊, avec tous les honneurs et prérogatives afférents. Vient ensuite le « texte des neuf dons » proprement dit :

Nous vous remettons en outre neuf dons. Écoutez avec respect les ordres que Nous allons donner.

Vous avez assuré le maintien des rites et la diffusion des lois, appliqué la justice dans l'Empire, et le peuple dans son entier, au loin comme auprès, a pu vaquer à ses travaux. Pour cela, Nous vous offrons un grand char de route et un char de guerre, ainsi que deux équipages de quatre étalons noirs.

Vous avez apporté vos soins respectueux au champ du Sud¹⁹, vous n'avez vu de richesse que dans les grains, et les greniers de l'État ont été remplis, et le peuple a eu abondance de biens. Pour cela, Nous vous offrons un costume complet, robe et bonnet, accompagnés de bottes rouges.

Vous avez eu une conduite modeste, avez dirigé les hommes avec justice et su éduquer les gens du commun, à la grande satisfaction de tous. Pour cela, Nous vous offrons un ensemble de cloches et lithophones ainsi que six rangs de danseurs.

Vous avez su seconder les desseins de l'Empereur et étendre très loin son enseignement, et les Barbares, au comble de la joie, se sont tournés vers Nous avec soumission. Pour cela, Nous vous offrons une porte rouge pour votre résidence.

Vous avez montré une grande connaissance de la valeur des hommes et avez su distinguer les eaux de la Jing 涇 et de la Wei 渭²⁰. Les charges ont été remplies par des hommes capables et des gens de grande valeur ont été promus. Pour cela, Nous vous offrons un passage couvert pour monter dans la salle d'audiences.

19. C'est le champ dans lequel on cultivait le grain destiné aux grands sacrifices de l'État.

20. Les eaux claires de la Jing et les eaux boueuses de la Wei coulent sans se mélanger, dit-on, jusqu'à une grande distance après leur confluent. C'est une métaphore fréquente pour exprimer la distinction du bon et du mauvais.

Vous avez apporté votre aide à la maison impériale et vous êtes donné en modèle aux inférieurs, vous avez extirpé les germes de la rébellion et avez amené tous les êtres à respecter la loi. Pour cela, Nous vous offrons trois cents gardes féroces comme des tigres.

Vous avez fait obstacle aux malfaisants par l'usage des châtiments et vous êtes opposé aux traîtres par l'exercice de la vertu, si bien que Nos parents n'ont pu se rebeller ou, quand ils l'ont fait, ont été tués. Pour cela, Nous vous offrons une hache d'armes et une grande hache.

Vous avez pris votre envol de phénix au-dessus des quatre orientes et avez pris votre essor de dragon au-dessus des huit franges du monde et par l'effet de votre autorité les contrées étrangères ont été amenées à partager notre culture²¹. Pour cela, Nous vous offrons un arc rouge et cent flèches rouges, dix arcs noirs et mille flèches noires.

Vous avez eu le souci de la piété filiale et avez apporté aux sacrifices ancestraux une grande diligence à un point tel que vous avez ému les esprits par la profondeur de vos sentiments. Pour cela, Nous vous offrons un vase de liqueur de millet et une coupe avec sa tablette de jade.

Que le premier ministre et les autres officiers du pays de Qi soient nommés conformément aux anciens modèles, afin de faire respecter Nos ordres, de gouverner l'Empire, de faire resplendir l'œuvre immense (le pouvoir impérial) et, par votre lumineuse vertu, faire respecter le mandat parfait de Notre ancêtre Gaozu 高祖 (Liu Yu 劉裕)²².

Voici maintenant, *in extenso*, l'acte d'abdication :

À l'aube des temps, les dix mille êtres étaient dans le chaos. Le soleil fut allumé pour éclairer toutes les créatures et l'Empereur fut établi pour diriger tous les hommes. Ce que fut l'époque de Rongcheng 容成 et de la grande Cour (Dating 大庭), les temps de Fuxi 宓戲 (伏羲) et des Cinq Dragons²³, il ne nous est guère possible de le savoir. Dans les temps qui suivirent ceux de Xianhuang 軒黃 (Huangdi 黃帝, l'Empereur jaune), ce que l'on peut dire d'après les documents écrits, c'est que nul ne fut plus grand que Yao et Shun. Nouant les fils d'or, ils eurent la maîtrise des astres ; ouvrant

-
21. Les métaphores du phénix et du dragon, appliquées habituellement à l'empereur, dessinent déjà clairement l'avenir de l'usurpateur.
 22. On pourra comparer ce texte à celui des neuf présents rédigé pour Cao Cao et traduit par Chauncey Goodrich (*op. cit.* n. 13) et à celui rédigé pour Sima Yan et traduit par Damien Chaussende (*op. cit.* n. 14).
 23. Rongcheng fut un ministre de l'Empereur jaune (Huangdi). L'expression « grande Cour » n'a pour autre fonction que de renvoyer à un texte antique, les *Documents perdus des Zhou* [Yi Zhoushu], où elle est utilisée. Les Cinq Dragons étaient cinq chefs de clan, ainsi nommés parce que leurs chars étaient tous attelés de dragons. Ces trois allusions renvoient aux temps mythiques, inconnaisables pour l'historien.

les coffrets de jade, ils eurent le contrôle de la terre²⁴. Mais leur temps s'acheva et ils abdiquèrent chacun en faveur du plus capable de leurs ministres. Quand Datang 大唐 (Yao) céda le trône [à Shun], des chants joyeux s'élevèrent et quand Youyu 有虞 (Shun) s'effaça [devant Yu], des nuages auspicioseux émirent mille rayons colorés. [Les nouveaux souverains] montrèrent leur fidélité à leur mandat et se firent un devoir de régner très justement. Ils eurent à cœur d'apporter le bonheur au peuple et les esprits leur accordèrent la félicité. Ces excellents usages se perpétuèrent avec un éclat sans limites. Les maisons de Han et de Wei suivirent cet exemple, auquel elles n'eussent oser manquer. La maison de Jin à son tour se conforma à l'ordre ancien. Nos ancêtres [les fondateurs de Song], par leur intelligence brillante et leurs actes glorieux, assurèrent en accord avec le Ciel et les hommes le bon gouvernement de l'empire et, pleins d'une vertu parfaite, ils protégèrent les quatre orientes. Mais leurs descendants ne furent pas vertueux. De nombreux troubles apparurent sous leurs règnes ; le soleil fut éclipsé et les étoiles tombèrent ; les montagnes s'effondrèrent et les rivières s'asséchèrent.

Prince à la sainte intelligence et à la profonde clairvoyance, miroir glorieux de l'univers, empli de la majesté du soleil et riche de la bienfaisance des nuées, vous avez dirigé le peuple avec bonté et avez traité tous les êtres avec bienveillance. Alors que le fil impérial était sur le point de se rompre, vous l'avez secouru à l'aide des six arts²⁵. Quand de puissants ministres insultèrent le souverain, quand des gouverneurs de province prirent le pas sur l'Empereur, quand les armées ennemies, innombrables comme les nuages, jetèrent l'épouvante dans les dix mille principautés, vous les avez vaincus par votre souffle martial, et les avez soumis par la vertu de votre enseignement. Les régions proches et lointaines ont alors été pacifiées ; l'intérieur et l'extérieur du pays se sont trouvés en harmonie et les armées n'ont plus soulevé la poussière sur ses confins. Les races dissemblables ont à présent les mêmes lois. Chinois et Barbares sont unis. C'est pourquoi des phénix aux cinq couleurs se sont posés dans le palais et les nonuples épis ont répandu leur parfum dans les faubourgs²⁶. Les présages sont lumineux et les signes du renouveau sont manifestes. Les oracles sont clairs et les signes de l'abdication sont évidents. Les esprits vous accordent leur affection et les multitudes attendent impatiemment votre venue. J'ai appris qu'une vertu parfaite reste secrète et cachée tant que les hommes ne lui ont pas donné toute son ampleur. J'ai appris que le mandat céleste est sans constance, et que seule la vertu peut le procurer. C'est pourquoi, après avoir levé les yeux pour guetter la volonté du Ciel et m'être penché pour scruter les espoirs de tous, je vous cède respectueusement

-
24. On se servait de cordons d'or pour fermer les rouleaux où étaient écrits les édits impériaux. Les documents les plus précieux étaient rangés dans des boîtes de jade. Cette phrase signifie que par leurs sages édits Yao et Shun surent gouverner l'Empire.
25. Les « arts » désignent l'ensemble des savoirs attendus d'un gentilhomme dans l'Antiquité. L'expression est devenue en grande partie un anachronisme à l'époque. Il faut ici comprendre simplement : « par vos talents ».
26. Des épis d'une taille phénoménale, signes d'un prochain renouveau, apparaissent dans le champ sacré, au sud de la capitale, où l'on cultive le grain des sacrifices.

les vases sacrés et vous abandonne le trône impérial. Le monde, hélas ! était réduit à la dernière extrémité et les bienfaits du Ciel étaient épuisés. Prince, daignez agir selon la justice et suivre les exemples du passé. Vous seconderez ainsi les vœux de tout l'empire. Ordonnez aux ministres de s'incliner devant le Ciel auguste et faites jouer « La porte des nuages²⁷ ». Gravissez le tertre circulaire et accomplissez le grand rite²⁸. Votre œuvre sera éternelle. Quelle chose merveilleuse ce sera !

À la lecture de ces textes, deux choses peuvent frapper. La première, que seule une certaine connaissance des événements peut permettre d'apprécier, est que l'on a affaire à un tissu de mensonges. Ainsi, dans la partie du panégyrique traduite plus haut, Yuan Wan, Deng Yi et Liu Zifang sont présentés comme des traîtres, alors qu'ils furent, dans le contexte du moment, des loyalistes impeccables. Quant aux exploits de Xiao Daocheng, ils sont, dans le meilleur des cas, exagérés, et, dans le pire, complètement déformés. Il se rendit en fait coupable de bien des crimes à l'égard de la dynastie qu'il disait servir. Le plus grave fut de favoriser le pourrissement de la situation en permettant au « second empereur déposé » de perpétrer pendant des années ses crimes abominables, au lieu de favoriser l'accession au trône du cousin de l'empereur Liu Jingsu 劉景素, un homme qui avait la sympathie de tous, jusqu'au bas peuple, et eût pu faire un bon souverain. Au contraire, il lui tendit un piège pour l'amener à prendre les armes à contretemps, ce qui justifia son exécution, laquelle est comptée au nombre de ses hauts faits !

La seconde, que tout lecteur peut apprécier, est la rhétorique très particulière employée ici, même si la traduction est en fait bien impuissante à en rendre le ton. Comme tous ceux qui furent composés dans des occasions similaires, ces textes recourent à la rhétorique élaborée qu'appelle la solennité d'un événement de toute première importance. L'expression, conforme aux exigences d'une prose parallèle rigoureuse, dont la traduction ne rend que partiellement compte, en est donc encore plus sophistiquée que dans les textes officiels courants, déjà souvent d'une grande densité d'expression, sinon de contenu. Elle emprunte à la langue la plus archaïque – car il faut, ce sont les circonstances qui le veulent, se référer à de très anciens événements – et abonde en allusions historiques et littéraires qu'une syntaxe extrêmement elliptique rend d'autant plus difficiles à identifier. Des notes dix fois plus longues que le texte lui-même ne suffiraient pas à rendre compte de tous les rappels, réminiscences et résonances qu'il comporte. On a là la langue chinoise à son plus haut degré de difficulté. Pourtant, si dans le détail de leur expression, ces textes constituent pour le traducteur un redoutable défi, le

27. Un air de musique censé avoir été joué pour l'Empereur jaune.

28. C'est sur le tertre circulaire que le souverain sacrifiait au Ciel le jour du solstice d'hiver. C'est un symbole par excellence de la dignité impériale.

fond n'en est pas difficile à comprendre. C'est que l'on sait bien, d'avance, tout ce qui va être dit, et qui peut se résumer en deux points : la déchéance morale de la dynastie régnante et l'accumulation des mérites du futur souverain. Il s'agit finalement de choses bien simples revêtues d'oripeaux somptueux.

Tout cela non pour dédouaner le traducteur de ses à-peu-près, tâtonnements et conjectures, sans parler des inévitables libertés prises avec le texte²⁹, mais simplement pour arriver à dire qu'il est impensable qu'un enfant de dix ans, ou même de douze³⁰, si doué et si instruit fût-il, eût été en mesure de rédiger les documents qu'on vient de lire.

Les hommes de lettres complices du crime

Si ce n'est pas le petit empereur lui-même qui a écrit les textes qui ont orchestré son abdication, quels en sont donc les auteurs ? La réponse à cette question n'a pas à être cherchée bien loin. Dès le premier chapitre des biographies du *Nan-Qishu* 南齊書 [Livre des Qi méridionaux], celle de Wang Jian (452-489) nous la fournit :

À cette époque, chaque fois qu'une cérémonie importante devait se tenir, c'est à Wang Jian que [Xiao Daocheng] donnait l'ordre d'apporter son concours. C'est lui qui rédigea tous les textes cérémoniels et rituels, ainsi que tous les édits et les brevets impériaux [de l'époque]. Seul l'acte d'abdication fut rédigé par Chu Yuan 處淵 (435-482), mais ce fut avec son aide.

De manière significative, Wang Jian et Chu Yuan se partagent le premier chapitre des biographies du *Livre des Qi méridionaux*³¹, manière pour l'historien de reconnaître l'importance du rôle qu'ils jouèrent dans la montée de Xiao Daocheng au pouvoir et dans l'établissement de la dynastie des Qi. Quelle sorte d'hommes étaient-ils ? Commençons par Wang Jian puisque, bien que le cadet de Chu Yuan de près d'une génération, c'est lui qui fut le principal rédacteur des textes qui nous occupent. C'est aussi lui, on s'en souvient, qui intervint le dernier, et d'une manière décisive, lors de la grande audience à l'issue de laquelle Xiao Daocheng accepta le trône.

Wang Jian appartenait au puissant clan des Wang de Langye 琅邪 et avait pour ancêtre à la cinquième génération l'illustre Wang Dao 王導, qui fut le véritable artisan de la restauration des Jin au sud du Fleuve dans les années 310

29. La lecture des traductions de ces textes en langue moderne montre d'ailleurs que les traducteurs chinois ne s'y sentent guère plus à l'aise.

30. Cf. *supra*, n. 4.

31. Le ch. 23, p. 425-431 pour Chu Yuan et 433-438 pour Wang Jian. Sauf mention contraire, tous les renseignements donnés ici sur les deux hommes en sont tirés.

et 320. Son grand-père Tanshou 曇首 et son grand-oncle Hong 弘, en revanche, avaient apporté leur contribution à l'élimination de la même dynastie par Liu Yu, fondateur des Song, que Jian devait contribuer à renverser à son tour. En fait, il n'y eut pas grand-chose d'important qui se fit ou se défît dans l'empire du sud, tout au long des IV^e et V^e siècles, sans que les Wang de Langye y fussent mêlés de près ou de loin.

Jian semble cependant avoir dû sa réussite personnelle autant à ses propres talents qu'à ses antécédents familiaux. Il avait été dès son plus jeune âge ami de l'étude et on ne le voyait jamais, dit-on, sans un livre en main. C'est d'ailleurs en raison de sa renommée de jeune prodige que l'empereur Ming (r. 465-462) des Song lui avait fait épouser une de ses filles (ce qui, pour être juste, eût été impensable pour le rejeton d'une famille moindre). En tous cas, sa position de gendre de l'Empereur lui assura une carrière extrêmement rapide. Brûlant les étapes, il devint très vite bibliothécaire impérial, fonction dans laquelle il rédigea un important catalogue des collections du palais. C'est alors que Xiao Daocheng le remarqua et en fit l'un de ses officiers. De son côté, Jian comprit quel homme exceptionnel était le futur souverain et l'aida par son pinceau, comme on le sait, à accéder au pouvoir. Après l'avènement de Xiao Daocheng, il continua à rendre les plus grands services, ce dont ce dernier lui fut fort gré :

Dans les premiers temps de la dynastie, quand les institutions en étaient au stade de l'élaboration, la connaissance que Wang Jian avait des choses du passé lui permettait de répondre à toutes les questions qu'on lui posait. L'Empereur s'exclamait souvent : « Un des *Poèmes*³² dit : “Sur la sainte montagne est descendue une divinité qui engendra Fu 甫 et Shen 申”. Eh bien, aujourd'hui, c'est pour mon bénéfice que le Ciel a engendré Jian ! »³³

Voici qui confirme amplement que Wang Jian était bien un *antiquarian*, comme on dit outre-Manche. Or, on l'a vu, l'érudition, en l'occurrence, était loin d'être gratuite. Wang Jian était aussi un politique habile. Dès avant l'abdication, c'est lui qui avait poussé Xiao Daocheng à « accepter » la charge de grand précepteur (*taifu* 太傅). Une autre anecdote, postérieure à l'accession au trône de ce dernier, confirmera que le courtisan côtoyait en lui l'érudit :

Un jour que l'Empereur banquetait avec plusieurs de ses ministres, chacun d'eux fit la démonstration de ses talents. Chu Yuan joua du *pipa*, Wang Sengqian 王僧虔 (l'oncle de Jian) joua du *qin* 琴, Shen Wenji 沈文季 chanta des chansons de Ziye 子夜³⁴,

32. Il s'agit du *Livre des odes* [*Shijing*], un des principaux classiques.

33. *Nan-Qishu*, 23.435.

34. Les chansons de Ziye, du nom d'une courtisane à qui en était attribuée l'origine, étaient de courts poèmes légers à la mode dans les quartiers de plaisir et chez les aristocrates.

Zhang Jinger 張敬兒 exécuta des danses guerrières et Wang Jingze fit montre de ses dons d'acrobate³⁵. Jian dit alors : « Moi, je ne sais rien faire, sinon réciter des textes. Il s'agenouilla alors devant l'Empereur et récita le texte du « Sacrifice Fengshan 封禪 », de Sima Xiangru 司馬相如. L'Empereur sourit et dit : « Ce sacrifice suppose un sainteté parfaite. Comment pourrais-je l'accomplir ? »³⁶

Il faut savoir, pour bien apprécier la situation, que le grand sacrifice Fengshan, célébré au sommet du mont Tai (Taishan 泰山), ne pouvait être accompli que par un souverain d'une vertu tout à fait exceptionnelle : la prestation de Wang Jian est à la limite de la flagornerie. C'est donc sans doute autant par son habileté de courtisan et son sens politique que par son impeccable érudition que Wang Jian atteignit sous Xiao Daocheng et son fils, l'empereur Wu (r. 482-493), les plus hautes fonctions. Ce dernier lui fit même l'insigne honneur de faire entreposer dans sa résidence une partie des ouvrages des collections impériales. Il mourut en 489, comblé d'honneurs. L'empereur Wu donna l'ordre de calquer le rituel de ses funérailles sur celles de Chu Yuan, qui était mort avant lui. Associés dans la fondation de la dynastie, les deux hommes le furent ainsi jusque dans la mort.

Cependant, si le côté courtisan de Wang Jian peut faire tiquer (pour ne rien dire de ce qu'il faut bien appeler une noire trahison à l'égard de sa belle-famille – j'y reviens bientôt), l'historien lui reconnaît un zèle louable dans l'exercice de ses fonctions ministérielles, ainsi qu'une grande frugalité et une honnêteté scrupuleuse. Quant à la qualité littéraire des nombreux textes officiels dont il est l'auteur, outre les textes de l'abdication, elle semble avoir été universellement appréciée. Signe de l'excellente réputation qu'il laissa, le fondateur des Liang (502-557), Xiao Yan (empereur Wu, r. 502-549), fit ériger une stèle en son honneur.

Bien que le clan auquel il appartenait n'eût pas le prestige de celui de Wang Jian, Chu Yuan n'était pas le premier venu. Son grand-père Chu Xiuzhi 褚秀之 avait été grand chambellan (*taichang* 太常) et son père Zhanzhi 湛之 avait été nommé à l'un des plus hauts grades militaires. Qui plus est, Zhanzhi avait épousé une fille de Liu Yu (empereur Wu de Song), le fondateur de la dynastie, et lui-même, Yuan, avait épousé une fille de l'empereur Wen 文 (r. 424-453), dont le long règne avait été le plus marquant de la dynastie (on parla longtemps du « bon gouvernement de l'ère Yuanjia » (*Yuanjia zhi zhi* 元嘉之治)). Ainsi la famille conclut-elle deux alliances avec le clan impérial sur deux générations successives. C'est un fait exceptionnel, que l'historien ne manque pas de souligner, et qui pourrait à première lecture faire penser à un inceste. Il n'en est évidemment rien. En fait, Chu Yuan était le fils d'une femme que son

35. Ces deux personnages sont des guerriers sans éducation.

36. *Nan-Qishu*, 23.435.

père avait épousée en secondes noces, après la mort de sa première épouse. Il n'empêche : cela faisait déjà de Chu Yuan le petit-fils d'un empereur de Song (Wu)³⁷ et le gendre d'un autre (Wen). Ce n'est pas tout : son frère Cheng 澄 avait également été marié à une fille du second. Les liens de parenté qui l'unissaient à la maison de Song étaient donc plus étroits encore que dans le cas de Wang Jian.

Du reste, comme Wang Jian et plus tôt que lui, Chu Yuan avait été l'un des grands serviteurs des Song et l'empereur Ming l'avait à sa mort (498) désigné comme l'un des co-régents de son fils aîné, connu comme le « second empereur déposé »³⁸. Chu Yuan, qui lui aussi avait pressenti en Xiao Daocheng un homme à la destinée prestigieuse, fut au nombre de ceux qui l'aiderent à éliminer le jeune tyran et à le remplacer par son frère, le petit empereur Shun. Enfin, comme on le sait, il joua dans l'élimination de ce dernier un rôle de premier plan, puisque c'est lui qui fut chargé, même si Wang Jian l'aida en cela, de rédiger l'acte d'abdication. Chu Yuan fut en conséquence, lui aussi, couvert d'honneurs par les deux premiers souverains de la nouvelle dynastie.

Le crime dénoncé

Même devenue tradition, voire promue au rang d'institution, l'abdication forcée ne pouvait pas ne pas être condamnée par une partie au moins de l'opinion, ne fût-ce que par les partisans de la dynastie déchue. Il arrivait même que des proches de l'usurpateur s'indignassent de sa conduite. Un cas fameux est celui de Sima Fu 司馬孚 (180-272), grand-oncle de Sima Yan, qui au moment de sa mort se proclamait encore loyal sujet de Wei³⁹. Si Sima Yan, loin de sévir contre lui, le couvrit d'honneurs, c'est bien qu'il était le doyen du clan. Un autre des parents de Yan, Sima Shun 司馬順, qui n'était qu'un lointain cousin, n'eut pas cette chance. S'étant écrié, au moment de l'usurpation : « C'est une injure faite à Yao et Shun, et qui se pare du beau nom d'abdication ! », il fut banni dans le lointain Ouest et préféra mourir en exil plutôt que de renier ses propos⁴⁰. Mais il faut bien dire que dans leur ensemble les textes historiques n'ont gardé que peu de traces de telles protestations. Or, l'abdication de Liu Zhun constitue à cet égard un cas particulièrement intéressant. En effet, les deux historiens dont nous

37. Dans la pratique chinoise traditionnelle, une épouse principale était officiellement la mère de tous les enfants de son mari ; or, l'épouse en secondes noces de Chu Zhanzhi ne pouvait évidemment avoir le rang d'épouse principale, car il était hors de question qu'elle supplantât une princesse impériale, même morte.

38. *Cf. supra*, n. 20.

39. *Jinshu*, 37.1085.

40. *Ibid.*, p. 1114.

sommes tributaires en ce qui concerne cette affaire, Xiao Zixian 蕭子顯 (485-537), l'auteur du *Livre des Qi méridionaux*, et Li Yanshou 李延壽 (mort en 628), l'auteur de l'*Histoire du Sud*, nous ont conservé un nombre particulièrement important d'anecdotes instructives à cet égard.

Le fait que les deux hommes aient été aussi attentifs à relever des indices de mécontentement ne doit rien au hasard, même si leurs raisons ne sont pas les mêmes. Xiao Zixian, bien que petit-fils de Xiao Daocheng, appartenait à la seule branche de la famille que Xiao Yan épargna quand il fonda la dynastie de Liang. Non seulement épargné, mais traité avec égards et respect, Zixian avait une dette à payer et il n'est pas déraisonnable de penser que les attaques auxquelles il se livre contre son grand-père et les partisans de celui-ci, et qui visent évidemment à saper la légitimité des Qi, étaient une manière de s'en acquitter, puisque délégitimer les Qi revenait à légitimer les Liang, qui les avaient renversés.

Le cas de Li Yanshou est tout différent. Il écrivit son ouvrage sous les Tang, au début du VII^e siècle, et utilisa comme principaux matériaux le *Livre des Song*, de Shen Yue 沈約, le *Livre des Qi méridionaux*, le *Livre des Liang*, de Yao Silian 姚思廉 (mort en 637), commencé par son père Yao Cha 姚察, et le *Livre des Chen*, du même auteur. Toutefois il eut aussi à sa disposition d'autres sources, aujourd'hui perdues mais sans doute pas moins (si pas plus) fiables. Aussi l'*Histoire du Sud* supplée-t-elle à certains silences des autres ouvrages. Une raison en est que, alors que Yao Cha et Yao Silian se sont abstenus de relever des anecdotes préjudiciables aux Liang et aux Chen, qu'ils servirent en ministres loyaux, Li Yanshou, homme du Nord, n'eut pas de semblables scrupules à l'égard de dynasties que l'Histoire condamnait.

Ceci étant, les deux auteurs mènent leurs attaques à la manière que privilégient les historiographes de la Chine ancienne, non point par une dénonciation directe mais par l'exposé de quelques faits éloquents. La plus sévère quant au fond, car elle a pour effet de délégitimer radicalement sa dynastie, est la relation par Xiao Zixian d'un rêve (invention probable de ses ennemis) qu'aurait fait l'empereur Wu de Qi, le fils de Xiao Daocheng. Son père se serait plaint à lui en songe de ce que les défunts souverains de Song se glissaient à sa suite dans le temple ancestral pour manger les offrandes, et qu'il fallait donc procéder ailleurs aux sacrifices de Qi. L'Empereur décida alors que les sacrifices ancestraux auraient lieu dans l'ancienne résidence de la famille, ce qui constituait un insigne manquement aux rites. Ainsi les défunts empereurs de Song avaient réussi à chasser l'usurpateur, dont la vertu n'était pas assez forte pour les repousser hors du grand temple⁴¹ !

41. *Nan-Qishu*, 30.133.

Mais revenons au jour de l'abdication. Un incident, survenu dès la cérémonie de la transmission du sceau impérial, semble avoir fait très mauvaise impression. Selon les rites, il incombait au gentilhomme de service (*shizhong* 侍中) de l'empereur déchu de dénouer le cordon du sceau qu'il portait à la ceinture, pour le remettre au nouveau souverain. Le gentilhomme de service était alors Xie Ku 謝朓. C'était un homme à l'âme bien trempée, et qui avait déjà quelque temps auparavant refusé assez vertement les offres de service que lui avait faites Xiao Daocheng⁴². Ce jour-là, il montra son mépris de l'usurpateur en restant couché dans les appartements impériaux. On alla le chercher. Il feignit de ne rien comprendre et demanda de quoi il s'agissait. Quand on lui dit qu'il devait se rendre dans la grande salle du palais pour dénouer le cordon de l'Empereur et le remettre au prince de Qi, il remarqua : « Mais le prince de Qi a son propre gentilhomme de service, n'est-ce pas ? ». C'était une manière indirecte mais éloquente de dénoncer l'usurpateur, puisque celui-ci n'avait de gentilhomme de service qu'en vertu d'une prérogative impériale usurpée. Qu'il assumât donc son forfait ! entendait ainsi dire Xie Ku, qui remit en place son oreiller et se recoucha, pour bien montrer qu'il n'entendait pas être complice de la trahison. Le messenger, effrayé des conséquences possibles de son refus, le pressa alors de se faire porter pâle. On trouverait, lui dit-il, quelqu'un pour le remplacer. « Mais, répondit Xie Ku, je ne suis pas malade. Pourquoi dirais-je que je le suis ? » Sur quoi il sortit du palais, monta dans son char et rentra chez lui. Et c'est Wang Jian qui fut alors nommé *shizhong* de l'empereur déchu, juste pour le temps de dénouer le sceau⁴³. Le sceau était bien sûr le symbole le plus fort de l'autorité impériale. Une autre anecdote le met en scène. Le même jour, Chu Yuan, l'ayant, comme le voulait le protocole, reçu de la main de Wang Jian, le remit à l'usurpateur. C'est alors qu'un cousin de Yuan, Chu Zhao 褚炤, demanda avec une innocence feinte à Chu Ben 褚賁, le fils aîné de Yuan, où se trouvait alors son père, et Ben lui ayant répondu qu'il se tenait à la porte du palais avec le sceau et son cordon, Zhao s'exclama : « Je n'aurais jamais cru que ton *sikong* 司空 de père donnerait un jour à un étranger un bien appartenant à notre famille, mais que dire ? »

Cette réflexion dut porter. Le fils de Chu Yuan semble bien avoir été profondément et durablement marqué par la trahison de son père : à la mort de celui-ci, il demanda à l'Empereur (ce n'était plus Xiao Daocheng, mais son fils), l'autorisation de renoncer au titre ducal de son père, qui lui revenait de droit, pour le transmettre à son cadet. Les contemporains virent bien là la marque du

42. *Ibid.*, 20.558.

43. *Nanshi*, 20.558.

douloureux souvenir des manquements paternels, et l'Empereur non plus ne s'y trompa pas : il ne confia plus aucune charge à Chu Ben.

Quant au cousin Zhao, on le retrouve dans une autre anecdote. Quelques jours après l'abdication de Liu Zhun, Chu Yuan fut avisé qu'il allait être nommé au poste prestigieux de directeur de l'éducation (*situ* 司徒), et les gentilshommes se pressèrent chez lui pour l'en féliciter. Zhao, qui fait décidément figure de conscience de la famille, eut alors cette réflexion : « Dans sa jeunesse, Yanhui 顏回 (c'était le petit nom de Chu Yuan) avait accompli de belles actions. Comment a-t-il pu arriver à ce degré de duplicité ? C'est aux malheurs de sa famille [par alliance] qu'il doit cette nomination. S'il était mort dans une fonction subalterne, il n'aurait pas laissé un grand nom. Et voilà que, nonobstant une réputation et une vertu assez ternes, il peut compter vivre cent ans ! » Quand on lui rapporta ces propos, Chu Yuan en éprouva tellement de honte qu'il déclina la charge offerte⁴⁴.

Mais l'Empereur la lui proposa de nouveau quelques mois plus tard et, cette fois, il accepta. Ce devait être l'occasion pour lui d'avaler une nouvelle couleuvre. Quand il vint à la cour pour y recevoir son diplôme des mains de l'Empereur, comme il tirait son éventail de sa ceinture pour s'abriter d'un ardent soleil, Liu Xiang 劉祥, un des rares gentilshommes à ne pas être venu le féliciter, lui glissa en passant près de lui : « Vous avez fait ce geste parce que vous avez honte de me regarder en face. Mais un éventail ne vous servira à rien ». Chu Yuan lui dit alors : « Un homme de si médiocre rang, me manquer ainsi de respect ! » Xiang répondit : « Vous qui n'avez pas su tuer Yuan Can 淵粲 ni Liu Bing 劉秉 (deux complices de Xiao Daocheng dans l'élimination des Song), on vous appellera aussi « homme de rang médiocre ». Ce Liu Xiang, qui décidément avait la justice à cœur, alla jusqu'à écrire une histoire des Song dans laquelle il dénonçait sans détours l'usurpateur et ses complices. Il fut pour cela banni à Canton par Wang Jian⁴⁵. Son livre ne nous est pas parvenu et il est probable qu'il fut détruit à l'époque.

Du moins Liu Xiang échappa-t-il à la mort, ce qui n'est le cas du *fengchaoqing* 奉朝請 Pei Yi 裴顗, qui lut à l'Empereur, en pleine audience, un mémoire dans lequel il énumérait ses crimes et vilenies. Quand la lecture en fut achevée, il quitta son bonnet, signifiant par là qu'il n'entendait pas servir la nouvelle dynastie, et sortit de la salle du trône tout droit, et non à reculons comme il sied de le faire en présence de l'Empereur. Celui-ci le fit exécuter sans

44. *Nan-Qishu*, 32.582. V. aussi *Zizhi tongjian*, 135.4225.

45. *Nan-Qishu*, 17.639.

tarder⁴⁶. À la suite de ce récit, qu'il reprend de Xiao Zixian, le grand historien Sima Guang 司馬光 (1019-1086) ajoute une note digne d'intérêt :

Un *fengchaoqing* est quelqu'un qui vient aux audiences de la Cour pour y attendre les ordres de l'Empereur, mais n'a pas de charge réelle. Pei Yi n'ayant exercé aucune charge sous les Song et n'ayant rien accompli de vraiment exceptionnel, ne dut de laisser le nom de fonctionnaire intègre qu'au fait qu'il refusa de manger le riz de Qi. Il est en effet odieux au gentilhomme de quitter ce monde sans laisser un nom⁴⁷.

Cette note prend encore plus de relief quand on lit le passage que Sima Guang donne à sa suite, et qui est repris de l'*Histoire du Sud* :

Le prince héritier [Xiao] Ze 蕭𣎵 (futur empereur Wu des Qi) ayant prié l'Empereur de faire exécuter Xie Ku 謝朓 (pour avoir refusé de dénouer le cordon du sceau), l'Empereur lui répondit : « Le tuer ne ferait que lui assurer un grand renom. Je préfère, exceptionnellement, supporter qu'il vive ». Quelque temps plus tard, Ku fut mis à pied sous un autre prétexte⁴⁸.

On voit là que le prince héritier avait fort à cœur – n'y était-il pas le premier intéressé ? – de maintenir intact le prestige de son père. Aussi l'un de ses officiers, Shen Wenji 沈文季, prit un bien grand risque lorsque, à l'occasion d'un banquet offert par lui, il se prit de querelle avec Chu Yuan et lui jeta : « Vous vous dites un ministre loyal, mais je ne sais avec quel visage, quand vous mourrez, vous ferez face à l'empereur Ming de Song »⁴⁹. L'empereur Ming, père de l'empereur Shun, ayant été le bienfaiteur de Chu Yuan, celui-ci aurait en effet dû tout faire pour soutenir son fils, au lieu de le trahir.

On sait quelle importance est accordée en Chine aux solidarités familiales. Il est clair que, tout aussi sinon plus que la trahison des sujets, ce fut celle des parents qui fut le plus reprochée aux deux hommes.

C'est bien ainsi que l'entendit l'ermite He Dian 何點⁵⁰, à qui revient sans conteste la palme de l'ironie mordante. Quand, dès le début de son règne, Chu Yuan et Wang Jian reçurent de l'usurpateur leurs titres de ministres, il exprima son dégoût dans une conversation avec quelqu'un dont l'Histoire n'a pas conservé l'identité. « Je viens, dit-il, de terminer mon *Histoire des Qi*. J'y dis, dans mon éloge de conclusion (*zan* 讚) :

46. *Nan-Qishu*, 34.929.

47. *Zizhi tongjian*, 135.4226.

48. *Nanshi*, 20.558

49. *Ibid.*, 44.776.

50. Par « ermite », il faut entendre un gentilhomme qui n'occupe aucune fonction, qu'il les ait refusées ou, plus simplement, ne les ait pas cherchées.

Yuan était d'une grande famille,
Jian était la fleur du pays.
Ils n'ont point aidé le clan de leur oncle ;
Quel souci auraient-ils eu de l'État ? »

Le fondateur des Qi ne régnant alors que depuis quelques jours, parler du *zan* (il s'agit d'une courte pièce rimée chargée d'exprimer la quintessence du texte qu'elle conclut) d'une histoire de sa dynastie revient à dire qu'on en sait déjà tout ce que la postérité en retiendra, à savoir que c'est une dynastie illégitime, mise en place par des traîtres. Après avoir cité ce propos qu'il reprend du livre des Qi méridionaux, Sima Guang juge utile d'ajouter ce commentaire : « La raison de ce propos était que la mère de Chu Yuan avait été princesse de Shian 始安 sous les Song, sa seconde mère (*jimu* 繼母, c'est-à-dire l'épouse de son père en secondes noces), princesse de Wujun 吳郡, que lui-même avait épousé la princesse de Baxi 巴西, et que Wang Jian, qui avait pour mère la princesse de Wukang 吳康, avait reçu en mariage la princesse de Yangxian 陽羨 »⁵¹.

Bien que Wang Jian et Chu Yuan soient ici mis dans le même sac, c'est clairement le second qui est le plus souvent visé. Une dernière anecdote résume bien le rôle néfaste que ses contemporains lui attribuèrent dans toute cette affaire. Bien que très bien fait de sa personne et d'un maintien si remarquable que, lors des audiences, les ministres et les ambassadeurs étrangers ne pouvaient détacher leurs yeux de lui, Chu Yuan présentait tout de même un trait physique négatif : des pupilles très petites, qui rendaient le blanc de ses yeux particulièrement remarquable. On disait à son propos : « Un arc-en-ciel blanc qui traverse le soleil ». Dans cette projection au plan humain d'un signe céleste de mauvais augure, on vit *a posteriori* un signe annonçant la chute des Song et le dénonçant par là même comme le grand coupable.

Empereurs et écrivains

Étant données l'érudition et la maîtrise littéraire que les textes ressortissant au genre « politico-littéraire » dont on a eu des aperçus exigeaient de leur rédacteur, il était somme toute assez normal que la composition de ceux qui accompagnèrent la destitution du petit empereur fût confiée à d'autres. En fait, tous les textes d'abdication qui nous ont été conservés sont dus au pinceau d'un célèbre écrivain du temps et il apparaît clairement que même des empereurs adultes et cultivés n'en écrivirent jamais. Plusieurs documents en témoignent. Voici d'abord une anecdote relative à l'abdication du dernier empereur de Jin,

51. *Zizhi tongjian*, 135.4228.

Gong (r. 418-420), qui avait trente-six ans lorsque le fondateur des Song, Liu Yu, lui arracha le trône :

Au jour *renxu* 壬戌 du sixième mois, le prince [de Song, Liu Yu] arriva à la capitale. Fu Liang 傅亮 suggéra à l'empereur Gong de Jin d'abdiquer en faveur de Song. Il prépara le brouillon de l'édit d'abdication, le présenta à l'Empereur et le lui fit recopier. L'Empereur prit le pinceau avec joie et dit à ceux qui l'entouraient : « Dès le temps de Huan Xuan 桓玄, les Jin n'avaient déjà plus l'empire. Voici bientôt vingt ans que Messire Liu prolonge [leur règne]. C'est de très bon cœur que j'accomplis cette acte », et il recopia l'édit sur du papier rouge⁵².

Cette joie était bien mal inspirée, puisqu'il fut tué peu après. Mais c'est sans aucun doute justement ce porte-à-faux dramatique qui a motivé la conservation de l'anecdote, qui prend par là, au-delà d'une lecture ironique, tout son poids historique. Elle nous rappelle en effet, d'une manière indirecte mais efficace, que les deux abdicataires qui avaient précédé l'empereur Gong étaient morts de leur belle mort après avoir vécu de longues années dans le confort. Il ne pouvait se douter qu'il allait bientôt faire l'expérience des mœurs nouvelles.

On ne sait pas au juste quel était le degré de culture de l'empereur Gong de Jin, mais Xiao Gang 蕭綱 (empereur Jianwen 簡文 de Liang, r. 549-551), homme d'une immense culture et d'un talent littéraire exceptionnel – il était encore au début des Tang l'écrivain le plus admiré –, et qui n'eût certainement eu aucune peine, si l'on fait abstraction de la souffrance morale, à rédiger son acte d'abdication, ne le fit pas davantage. Quand en 551, l'aventurier nordique Hou Jing 侯景, après avoir, au terme d'un siège long et dramatique, pris la capitale, laissé mourir de faim l'empereur Wu de Liang puis mis sur le trône le prince héritier, Xiao Gang, qu'il tint dans les faits prisonnier au palais, voulut faire abdiquer ce dernier en sa faveur, son conseiller chinois, Wang Wei 王偉, lui opposa que par le passé quiconque avait voulu « déplacer les vases tripodes » (renverser une dynastie) n'avait pas manqué au préalable, après avoir éliminé un empereur, d'en établir un autre de la même famille. Hou Jing ordonna alors à l'un des lettrés qu'il tenait sous sa coupe de rédiger le texte d'un édit d'abdication, censément de la main de Xiao Gang et dans lequel figuraient ces phrases : « Mes frères et mes neveux se battent entre eux pour le trône et les corps célestes suivent une course désordonnée. Tout cela vient de ce que je ne suis pas le souverain légitime. J'ai invité le chaos et attiré le désastre. Il convient donc que je cède le trône au prince de Yuzhang 豫章 [Xiao] Dong 蕭棟 »⁵³. Il chargea ensuite un autre personnage de porter ce texte à l'Empereur et de le forcer à le recopier.

52. *Ibid.*, *Jinshu*, 2.269.

53. *Liangshu*, 156.857. Hou Jing et Wang Wei jouent ici sur un incident déjà ancien mais qui pesait encore lourdement dans les mémoires. En 531, le fils aîné de l'empereur Wu,

Je terminerai sur un texte des neuf dons qui ne fut jamais achevé, mais sur lequel nous avons une anecdote assez savoureuse. En 373, Huan Wen 桓溫 voulut profiter de la minorité de l'empereur Xiaowu 孝武, tout récemment établi, pour se saisir du trône, car il sentait sa propre fin prochaine. Voici le récit que Sima Guang nous donne de l'affaire :

En automne, au jour *yihai* 乙亥 du septième mois, le duc de Nanjun 南郡 Huan Wen, de son nom posthume Xuanwu, mourut. Quand sa maladie s'était aggravée, il avait suggéré à la cour de lui offrir les neuf distinctions, et il avait plusieurs fois envoyé des messagers pour faire hâter les choses. Mais Xie An 謝安 et Wang Biaozi 王彪之 (deux ministres loyalistes), au contraire, les firent traîner en longueur. Ils avaient chargé Yuan Hong 袁宏 de rédiger le brouillon du texte. Mais chaque fois que Hong le montrait à Biaozi, qui avait une grande estime pour ses qualités de style, celui-ci s'exclamait : « Avec un talent comme le vôtre, comment pouvez-vous me montrer une aussi pauvre chose ?! » De son côté, Xie An corrigeait le texte chaque fois que Hong le lui soumettait. C'est ainsi que plusieurs dizaines de jours passèrent sans qu'il fût achevé. Enfin, lors d'une discussion privée, Biaozi dit à Hong : « Il paraît que la maladie de l'autre empire de jour en jour. Il ne devrait plus tenir très longtemps. Il faudrait traîner encore un peu »⁵⁴.

Il est donc bien clair que jamais aucun empereur ne rédigea un des textes qui accompagnèrent sa déchéance. Si Yan Kejun 嚴可均 (1762-1843), dans sa monumentale compilation des textes en prose de l'Antiquité et du haut Moyen Âge, met sous le nom de l'empereur An 安 de Wei le brevet des neuf récompenses décerné à Sima Zhao en 263, et sous celui de Gong de Sui les deux textes par lesquels, en 589, il donne les pleins pouvoirs à Li Yuan, fondateur des Tang, puis abdique en sa faveur, ce n'est pas qu'il les leur attribue naïvement, mais simplement parce que nous n'avons aucun moyen de connaître leurs auteurs réels. En même temps, s'il ne les donne pas comme anonymes, c'est parce qu'ils sont indissolublement liés à la personne de l'empereur déposé.

Xiao Tong, prince héritier en titre, était mort accidentellement. Suivant la coutume, c'est son fils qui aurait dû être désigné comme nouveau prince héritier, mais l'empereur Wu, qui gardait rancune au défunt prince d'une sombre affaire de magie, désavoua sa lignée et désigna pour héritier son troisième fils, Xiao Gang. Les fils de Xiao Tong en avaient conçu une grande amertume. C'est pour cette raison que, loin de chercher à éliminer Hou Jing, ils entrèrent en rivalité pour le trône avec les fils de Wudi, leurs cousins. Xiao Dong, que Hou Jing met sur le trône, est le fils de Xiao Huan, fils aîné de Tong, qui est déjà mort à cette date.

54. *Jinshu*, 76.2011.

Un petit faux pour dénoncer de grands faux ?

En définitive, qu'est-ce qui nous autorise à considérer ces documents comme des faux puisque personne n'ignore l'identité de leur auteur réel ? Il était somme toute assez banal qu'un empereur, fût-il adulte et très lettré, fît composer les documents officiels de son règne par des auteurs en renom et si dans son recueil général des textes médiévaux Yan Kejun met sous le nom des empereurs la plupart de leurs édits, c'est qu'il en ignore l'auteur. Car, quand il le connaît, il ne manque pas de le leur attribuer, par la formule «édit écrit par untel pour tel empereur». Or, c'est bien cette formule qu'il utilise pour nos textes ; par exemple : «Acte d'abdication composé par Chu Yuan pour l'empereur Shun». Évidemment, le mot «pour» est propre à entretenir la confusion, le mot *wei* 爲 signifiant aussi bien «au profit de» que «à la place de». Il faut évidemment comprendre : écrit à la place de l'Empereur au profit de l'usurpateur (notre «pour» comporte d'ailleurs peu ou prou la même ambiguïté). Par l'emploi de cette formule ambiguë, Yan Kejun prolonge en quelque sorte le complot.

En déclarant en 265 : «C'est une offense à Tang et Yu (Yao et Shun), et qui se pare du beau nom d'abdication !», Sima Shun résumait bien la question : le terme d'abdication est une pure hypocrisie. Il y a bien volonté de tromper : non pas tant les contemporains, dont aucun n'est dupe, que la postérité, en faisant passer à l'Histoire, et cela en majeure partie par le biais des textes, la fiction de la cession volontaire du pouvoir. Mais il y a aussi, outre l'insulte faite aux antiques sages du nom desquels l'usurpateur se sert sans vergogne, tromperie à l'égard des esprits : la proclamation faite au temple des ancêtres de la nouvelle dynastie au lendemain de l'investiture n'a-t-elle pas pour but de leur présenter leur descendant comme un homme de bien, au lieu d'un criminel ? Tout cela, finalement, ne manque pas de sel, quand on pense à l'insistance que mettent les textes à présenter l'abdication comme «conforme aux aspirations des hommes et des esprits».

Si donc les textes étudiés ici ne sont pas des faux au sens classique de documents forgés, et se distinguent en cela des innombrables faux ordres impériaux que mentionnent les textes au cours des mêmes siècles, et dont le but était, par exemple, de se faire ouvrir les portes du palais lors d'un coup de force ou de faire exécuter un ministre rival, ils peuvent être ainsi qualifiés, aux termes de la morale : proclamés œuvres d'une personne qui n'en est pas l'auteur, même s'il les a recopiés de sa main (on a vu le cas de l'empereur Gong de Jin et il y en eut sans doute d'autres), ils sont le produit d'une volonté de tromper, ce qui est bien la vocation du faux. En termes juridiques modernes, l'abdication dans la Chine médiévale s'apparente à une extorsion de testament par la contrainte. Tous les éléments nécessaires pour parler de crime sont présents : il y a une

victime, un coupable, des complices et un mobile. La grande originalité de ce crime est qu'il s'étale aux yeux de tous : les témoins en sont innombrables, mais peu osent parler, et ceux qui le font le payent de la mort politique voire de la mort tout court. Le faux est ici érigé au rang d'institution.

C'est rendre un peu justice au petit empereur Shun que de clore ces pages en l'évoquant une dernière fois. Quand il s'écrie : « On ne fait pas de musique aujourd'hui ? », la naïveté enfantine de cette phrase forme le plus saisissant des contrastes avec les textes hautement sophistiqués qui viennent d'être lus en son nom. La prononça-t-il vraiment ? Peut-être après tout est-ce une invention de l'historien, auquel cas on peut voir dans ce petit faux dénonçant une grande fausseté un trait de génie. Au reste, s'il la prononça réellement, c'est aussi un trait de génie que d'en avoir senti tout le poids et d'avoir fait passer à l'Histoire ces quelques mots jaillis d'un cœur d'enfant, et qui dénoncent plus efficacement que ne pourrait le faire un long discours l'infinie capacité de duplicité des hommes.